

Delisle, Jean, Woodsworth, Judith (dir.), *Les Traducteurs dans l'histoire*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, publié sous les auspices de la Fédération internationale des traducteurs et de l'UNESCO, coll. « Regards sur la traduction », 2^e éd., 2007, xxiii-393 p. ISBN : 978-2-7603-0652-3.

L'histoire nous prouve l'importance de la traduction : on traduit depuis des temps immémoriaux, les traducteurs jetant des ponts entre les nations, les races, les cultures, les époques, entre le passé et le présent. Les œuvres traduites acquièrent, en conséquence, une dimension universelle. *L'Histoire de la traduction*, dirigée par Jean Delisle et Judith Woodsworth, partage le même destin. Ses objectifs sont, premièrement, de sortir de l'oubli les traducteurs du passé lointain ou récent et de mettre en lumière leur rôle dans l'évolution de la pensée humaine ; et, subsidiairement, de nous rendre conscients de l'importance d'une activité indispensable en dépit d'une prolifération importante du plurilinguisme. Le nombre impressionnant de traductions dont jouit l'ouvrage¹ vient de confirmer l'importance et la nécessité d'une telle entreprise pour la reconnaissance des mérites des traducteurs et pour la formation des apprentis-traducteurs. Cinquante auteurs de vingt pays ont apporté leur contribution à cette fresque historique par l'intermédiaire de laquelle on examine du point de vue traductologique l'Europe, les Amériques, l'Afrique et l'Asie. Pour faciliter la lecture des lecteurs moins avisés, le métalangage traductologique employé dans les neuf chapitres qui composent l'ouvrage n'est pas hyperspécialisé.

Le premier chapitre, *Les traducteurs, inventeurs d'alphabets* (p. 1-21), examine le rôle des traducteurs dans l'invention d'alphabets et, donc, de l'écriture. On mentionne premièrement les origines de l'écriture et la mythologie égyptienne attribuant l'invention de l'écriture au dieu Thot. L'écrit était le véhicule des contrats, du droit, de la littérature et les scribes étaient considérés comme maîtres de la traduction. L'écriture cunéiforme des Sumériens était, donc, l'apanage d'une élite. Ensuite, on note que l'alphabet phénicien s'est répandu chez les peuples de la Méditerranée. Les premiers à consigner les voyelles ont été les Grecs dont l'écriture allait donner naissance à l'alphabet latin.

¹ Dont nous citons *Traducătorii în istorie*, traduction roumaine collective, dirigée par Georgiana Lungu-Badea, Editura Universității de Vest, 2008. La version roumaine a été réalisée par les étudiantes en master de traduction spécialisée de l'Université de l'Ouest Timișoara, dans le cadre d'un projet de traduction expérimental (2006-2008).

Parce que la traduction des *Écritures* était un instrument indispensable à son œuvre d'évangélisation, Wulfila procède à l'invention de l'alphabet gotique. Pour des raisons similaires, Mesrop Machtots a inventé l'alphabet arménien, en marquant ainsi le début de l'âge d'or des lettres arméniennes, et Cyrille et Méthode, l'alphabet glagolitique. Les derniers ont traduit en vieux slave les *Saintes Écritures*, les *Psaumes* et les livres liturgiques. L'alphabet cyrillique n'est qu'une adaptation de l'alphabet glagolitique faite par Clément d'Okhrid, disciple de Cyrille.

Les traducteurs ont éveillé, donc, la conscience collective de groupes ethnolinguistiques, rendant possible la naissance des littératures et important des éléments de civilisation et des valeurs spirituelles nouvelles.

Si dans le premier chapitre on a parlé de l'origine divine ou humaine des alphabets et de l'écriture, dans le deuxième chapitre, on traite des *Traducteurs, bâtisseurs de langues nationales* (p. 21-67). Une fois les alphabets finis, les traducteurs ont aidé à forger les langues nationales en transposant certaines grandes oeuvres d'une culture à une autre. Lorsque les traducteurs ont pu compter sur des commanditaires influents et sur un contexte historique favorable, ils ont pu faire reconnaître la légitimité de leur travail et ont laissé leur empreinte sur la langue et la culture de leur pays. En ce qui suit sont examinés les cas de quelques pays : l'Angleterre (en insistant surtout sur les manières de traduire de Geoffrey Chaucer et William Caxton), la France (l'influence de Charles V le Sage qui a fait de la traduction la pierre d'assise d'une politique culturelle royale et les traductions de Nicolas Oresme), la Suède où l'émergence d'une langue écrite vernaculaire a coïncidé avec la christianisation du pays (la *Bible* de Gustave I^{er} Vasa, roi de Suède, reste le document le plus important jamais écrit en suédois) et l'Allemagne où la traduction des *Écritures* a donné naissance à l'allemand standard (Martin Luther étant l'un des artisans de la langue nationale et auteur d'un traité de traduction).

On mentionne également que les préfaces des traducteurs (à la fois des ouvriers du classicisme) du XVII^e siècle enregistrent un changement d'attitude, un esprit critique et sélectif et on évoque le rôle des traducteurs dans la naissance et l'enrichissement des langues nationales grâce au travail sur d'œuvres littéraires ou sacrées. Étant directement associés aux grands combats idéologiques, les traducteurs ont pu jouer un rôle déterminant dans l'évolution de la culture de leurs pays et la genèse de leurs langues nationales.

Le troisième chapitre, *Les traducteurs, artisans de littératures nationales* (p. 67-105), se propose comme objectif de montrer comment la traduction précède la création littéraire autonome, fournit des modèles aux écrivains et réoriente la littérature de la culture réceptrice. On y analyse les cas de l'Irlande et celui de l'Argentine. En 1920, en pleine guerre d'indépendance irlandaise, on a lancé un appel aux auteurs pour qu'ils

traduisent en irlandais les grandes œuvres du répertoire mondial. La traduction avait aidé à renforcer une langue affaiblie et à forger une langue littéraire fonctionnelle. On peut parler d'un programme de traduction national. Emblématique pour le cas de l'Argentine est le point de vue de Jorge Luis Borges. Dans ses articles de 1920, Borges consignait que la littérature argentine était profondément influencée par les littératures française et anglaise, même après un siècle d'existence autonome. En d'autres mots, il affirmait que la littérature argentine n'avait pas d'individualité. Considérant l'espagnol la langue des Argentins, Borges estimait qu'on pouvait l'enrichir par la traduction, en s'inspirant des moyens utilisés par d'autres langues pour représenter la réalité. Toutes les créations de Borges attestent que pour lui la traduction est création.

Le quatrième chapitre, intitulé *Les traducteurs, diffuseurs des connaissances* (p. 105-139), met en lumière le rôle de la traduction dans le progrès scientifique et démontre que sans les traducteurs la science n'aurait pas joui du statut d'universalité qu'on lui reconnaît aujourd'hui. En analysant l'activité des traducteurs à travers le temps, on peut se faire une idée de la circulation des connaissances et des patrimoines culturels. C'est pourquoi on affirme que l'histoire de la traduction coïncide avec l'histoire de la circulation des idées et des connaissances et avec l'histoire de l'évolution des langues savantes. On a traduit pour incorporer des connaissances nouvelles à un patrimoine national et pour faire progresser les recherches. On mentionne quelques exemples : les transferts de technologie entre la Chine et la Rome et les échanges entre l'Europe, le Moyen Orient et l'Inde.

Centre de traduction important de Bagdad, la Bayt-al-Hikma (Maison de la sagesse) centralisait l'effort de traduire des textes grecs et syriaques en langue arabe au IX^e siècle. Les mécènes et les califes encourageaient les traducteurs par de généreuses rémunérations ou même par des salaires (le calife versait à Hunayn ibn Ishaq l'équivalent en or du poids des manuscrits traduits). La traduction s'accompagnait d'une exégèse et de commentaires qui introduisaient de nouvelles connaissances. On traduisait des textes de médecine, de philosophie, d'astronomie. On révisait les traductions du point de vue du fond et de la forme. Les traducteurs étaient spécialistes du domaine dans lequel ils traduisaient.

Au XII^e siècle, sous le patronage de l'évêque Raymond, à Tolède, on a fait des traductions (directes de l'arabe ou par intermédiaire) en latin des textes philosophiques et scientifiques grecs et arabes et, au XIII^e siècle, on a traduit de l'arabe vers l'espagnol des textes scientifiques sous l'égide d'Alphonse X le Sage.

Dans les pays nordiques, les traductions ont servi à briser l'isolement typique de la culture de ces pays. Grâce à la traduction, les œuvres de beaucoup d'auteurs originaires des pays nordiques font partie de

la grande littérature mondiale : les contes d'Andersen, les écrits de Kierkegaard, les pièces d'Ibsen.

Ayant l'obligation de façonner un lexique pouvant transmettre des notions nouvelles, les traducteurs ont créé une langue savante en recourant à l'emprunt ou en exploitant les ressources internes des langues d'accueil. La vulgarisation traductionnelle a eu pour effet de légitimer les langues vernaculaires.

Dans le cinquième chapitre, appelé *Les traducteurs, acteurs sur la scène du pouvoir* (p. 139-171), Delisle montre que la traduction n'est pas et probablement n'a jamais été une activité pratiquée indépendamment des centres de pouvoir fonctionnant dans les sociétés. Une modification du statut des traducteurs est à observer : ceux-ci sortent progressivement de l'anonymat imposé par la société, gagnent leur place dans cette société et font reconnaître la valeur de leurs œuvres.

On a assisté, au fil de l'histoire, à la multiplication graduelle des centres de décision et à une transformation de la nature des rapports entre les traducteurs et les diverses autorités.

Au Moyen Âge, deux pôles de pouvoir passaient commande de traductions : l'État, représenté par les rois, les califes et les princes, et l'Église catholique représentée par le Pape, les cardinaux et les évêques. Quand les traducteurs travaillaient sous le patronage d'un monarque, ils jouissaient d'un statut élevé qui se reflétait dans leurs conditions de travail. Les traducteurs qui travaillaient pour le compte d'ecclésiastiques jouissaient d'une plus grande liberté pour mener leurs propres recherches.

Jean Delisle retient que durant le Moyen Âge et la Renaissance, la traduction a été pour les femmes occidentales l'une des seules pratiques d'écriture socialement acceptables. La société anglaise, pour sa part, autorisait les femmes à traduire uniquement des textes religieux. Sur le continent européen, les femmes bénéficiaient d'une plus grande liberté que les Anglaises (Anne Dacier a traduit *Illiade* d'Homère, Sara Austin a été la première traductrice professionnelle de renom, Constance Garnett a traduit plusieurs auteurs russes). Au XX^e siècle, les échanges de plus en plus nombreux entre les États, ainsi que les besoins internes des pays bilingues ou multilingues ont déterminé une croissance incroyable des traductions.

Dans le sixième chapitre, *Les traducteurs, propagateurs des religions* (p. 171-207), l'auteur examine l'implication des traducteurs dans la traduction, la circulation et la transformation intelligible des textes religieux s'adressant à un public de plus en plus grand.

Vu que la traduction a été presque toujours un aspect essentiel de la propagation des croyances, les traducteurs y ont apporté une contribution importante. Observant que du point de vue traductionnel, les religions se divisent en deux grandes catégories, Delisle situe dans la première les religions qui prônent une langue sacrée unique – pour elles les traductions

seront toujours de simples écrits subsidiaires – et, dans la seconde, les religions qui estiment que toutes les langues peuvent rendre le message des textes sacrés – pour elles, les traductions pourraient en venir à remplacer les textes originaux.

Les traductions successives des textes sacrés ont porté l’empreinte des changements politiques, philosophiques, idéologiques des époques où elles se sont produites. La traduction des textes saints reste une activité étroitement liée aux institutions et aux autorités de l’Église.

Le septième chapitre, *Les traducteurs, importateurs de valeurs culturelles* (p. 207-249), illustre l’idée que la traduction a apporté sa contribution au renouveau du paysage culturel, intellectuel et identitaire européen et international, en diffusant des idées et valeurs. Ce chapitre a huit sections. La première analyse la situation traductionnelle en Espagne au XII^e siècle, puis à Paris au XIX^e siècle. La deuxième examine le contact entre l’Europe chrétienne et l’Orient islamique du XII^e au XVII^e siècles. Dans la troisième section, l’auteur présente l’Angleterre élisabéthaine du XVI^e siècle et, dans la quatrième, on fait la connaissance de Pierre Coste, le traducteur du philosophe anglais John Locke. La cinquième nous fait savoir que la traduction a aussi été présente pendant la Révolution française. Grâce à la sixième section on découvre la situation traductionnelle au commencement du XIX^e siècle. La septième section nous fait découvrir le cas de la Chine, où la traduction a été un moyen de découverte et d’acquisition des travaux de penseurs et de scientifiques occidentaux. La dernière finit dans les années 50 quand la traduction est un « agent novateur » pour la science-fiction.

La circulation des textes et des idées impliquait des changements à la fois lors du transfert et chez les récepteurs. Le traducteur a pu enrichir les valeurs de sa propre société par les auteurs et par les textes qu’il a fait connaître, mais aussi par son travail même.

Le huitième chapitre, *Les traducteurs, consommateurs et compilateurs de dictionnaires terminologiques* (p. 249-277), traite de l’importance des instruments lexicographiques et terminologiques et de la tâche des traducteurs dans l’apparition et le développement de la lexicographie et de la terminologie. Les premiers dictionnaires ont fait leur apparition à Sumer sous forme de listes lexicales monolingues et conceptuelles compilées sur de petites tablettes d’argile. Ensuite ont apparu les listes bilingues sumériennes-akkadiennes. En Grèce, les premiers dictionnaires ont été des lexeis / glossa, des compilations monolingues qui expliquaient les mots rares, archaïques ou dialectaux. L’émergence du dictionnaire dans la partie occidentale de l’Europe médiévale a reposé sur trois facteurs : l’imitation des grandes œuvres de l’Antiquité, la conservation des textes de l’Antiquité et l’instrumentalisation des langues nationales. Durant le Moyen Âge, la lexicographie a été mise au service de

l'exégèse biblique. La Renaissance allait devenir le premier âge d'or des dictionnaires multilingues. Le XVIII^e siècle a été le siècle des grandes encyclopédies et on a fait, donc, la synthèse des idées, des sciences et des techniques nouvelles. Lorsque débutait le XX^e siècle, la plupart des grandes langues européennes possédaient déjà leur grand dictionnaire.

Au XX^e siècle, l'internationalisation des échanges s'est accompagnée d'une activité lexicographique d'une ampleur grandissante. Les ouvrages bilingues ou multilingues à caractère technoloctal sont apparus très tôt. L'informatique est venue au secours des traducteurs et des lexicographes, en créant les banques de terminologie informatisées (Termium au Canada, Eurodicautom au Luxembourg). Ces dictionnaires électroniques sont constamment maintenus à jour afin de répondre rapidement aux demandes relatives aux préoccupations nouvelles en matière de terminologie.

Le neuvième chapitre, *Les interprètes, témoins privilégiés de l'histoire* (p. 277-317), est consacré à l'interprétation, dont l'histoire est un domaine de recherche né récemment. L'interprétation précède la traduction, tout comme la parole précède l'écrit. C'est la raison pour laquelle dans cette histoire des traductions et des traducteurs, Jean Delisle réserve le dernier chapitre à l'ancêtre de la traduction, l'interprétation, et aux interprètes, témoins des événements historiques. Sans les interprètes, les relations officielles entre les peuples auraient été très limitées.

À des diverses époques, il y a eu une *lingua franca* grâce à laquelle les peuples qui parlaient des langues différentes pouvaient communiquer. C'était le cas du latin, la langue de l'Église et des érudits, mais aussi de la diplomatie européenne jusqu'au XVII^e siècle. Plus tard, l'italien et le français ont eu un rôle pareil, totu comme l'anglais, le portugais ou l'espagnol dans les empires coloniaux. Ces langues véhiculaires ont été utilisées dans les limites d'un territoire ou d'un groupe social. Quand les armées, les commerçants ou les explorateurs ont dépassé ces limites, on a eu besoin de faire appel aux interprètes.

Chez les Romains, les interprètes étaient indispensables pour l'administration de leur vaste empire et lors des campagnes militaires menées à ses frontières. Bien que l'existence des interprètes soit attestée dès l'Antiquité, il en est fait peu mention avant la Renaissance. C'est au cours de la Renaissance que l'interprétation a connu son véritable essor, on s'intéressait aux langues étrangères et c'était l'époque où les empires coloniaux se sont bâtis.

Delisle décrit les principaux types d'interprétation : l'interprétation consécutive l'interprétation chuchotée, l'interprétation simultanée. Ce dernier type d'interprétation est le plus en usage dans les organismes intergouvernementaux et les conférences multilingues.

Comme on a déjà vu, les traducteurs ont participé à l'invention d'alphabets, à la formation des langues nationales, à la diffusion des

connaissances, à l'évolution des langues, de la vie intellectuelle et des sociétés, en démontrant ainsi que les traducteurs ne se sont pas limités à rendre un texte dans une autre langue au cours de l'histoire, mais ils ont eu également des contributions complexes au patrimoine universel.

Ouvrage de référence, *Les Traducteurs dans l'histoire* répond parfaitement aux demandes en matière d'histoire de la traduction grâce au travail assidu des auteurs. Cet effort remarquable de centraliser les données est le bienvenu et se concrétise dans un volume qui facilitera l'accès à ce genre d'informations non seulement pour les apprentis-traducteurs et les non-initiés, mais également pour les spécialistes. Il est à remarquer également la mesure de la rigueur scientifique de l'ouvrage coordonné par Jean Delisle et Judith Woodsworth, renforcée par la corrélation établie à la fin de chaque chapitre avec la série de lectures complémentaires proposées par les auteurs. Le livre fait l'apologie des traducteurs en soulignant à maintes reprises que le travail des traducteurs est la preuve incontestable du fait que l'activité de traduction est présente dans tous les secteurs de l'activité humaine et qu'elle est également une source inépuisable de progrès.

Références bibliographiques

- Abou Fadel, Gina et Henri AWAISS. *Pour dissiper le flou*. Beyrouth : ETIB, coll. « Sources et cibles », 2005.
- Berner, Christian. « Le penchant à traduire ». In : Friedrich Schleiermacher. *Des différentes méthodes du traduire et autre texte*. Paris : Éditions du Seuil, 1999 : 11-26.
- Cary, Edmond. *La traduction dans le monde moderne*. Genève : Georg, 1956.
- Delisle, Jean. *La traduction en citations*. Préface par Henri Meschonnic. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Regards sur la traduction », 2007.
- Graf, Marion et Yvonne Böhler (dir.). *L'Écrivain et son traducteur en Suisse et en Europe*. Genève : Éditions Zoé, 1998.
- Meschonnic, Henri. *Un coup de Bible dans la philosophie*. Paris : Bayard, 2004.
- Rey, Alain (dir.). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Les Dictionnaires Robert, 3 t, 2000.

Adina Hornoïu